



INTERVIEW DE MAX E. AMMANN

1. Quand Max E. Ammann remet un prix (Göteborg, 1991) à une cavalière australienne dont le nom n'est hélas pas demeuré dans les mémoires...

Pour la deuxième fois, Genève et la Suisse ont la joie et l'honneur d'accueillir la finale de la Coupe du Monde de saut. Il est vrai que la Suisse a toujours été étroitement associée à la plus grande compétition indoor de saut d'obstacles. Genève accueille sans discontinuer une étape depuis la création de ce circuit en 1978-79 (mars 1979 pour Genève). Et l'idée même de ce circuit est presque née ici, comme le relève Max E. Ammann dans l'article en anglais des pages précédentes, consacré aux origines de la Coupe du Monde. Le journaliste suisse restera à jamais comme le principal créateur de ce circuit et il en fut le directeur durant 25 ans. Il a aussi créé la Coupe du Monde d'attelage, née en 2001-02. Nous avons trouvé intéressant de prolonger l'article de Max E. Ammann par quelques questions sur le passé, mais aussi sur l'évolution de notre sport en général. En français, cette fois-ci. Une démarche... doublement complémentaire, donc !

Max E. Ammann, les années 70, c'est le début du professionnalisme en concours hippique (les Britanniques et les Irlandais avaient décidé d'exclure leurs pros des JO 1976 !). Est-ce pour cela que vous avez créé la Coupe du Monde de saut ? Pour donner du travail aux cavaliers toute l'année ?
Non, mon but n'était pas de professionnaliser les sports équestres, mais en tant que journaliste, je voulais regagner l'espace que le concours hippique avait perdu dans les médias. Dans les années 50, je lisais le «Sport» où il y avait souvent une pleine page sur un concours. Et le military de Bâle faisait même la une ! Vingt ans plus tard, cela n'était plus du tout le cas. Des sports comme le tennis ou le golf s'étaient professionnalisés et d'autres, comme la gymnastique rythmique ou le curling, commençaient à se faire une place. Quant à l'équitation, elle était perçue comme un sport élitaire et je redoutais que l'intérêt ne faiblisse encore; nous devons nous moderniser et devenir «média-compatibles».

Mais pourquoi un circuit hivernal ?

En revenant des États-Unis, en 1973, j'avais trouvé certains concours en plein air bien démodés et rapidement constaté que des indoors comme Vienne, Amsterdam ou Bois-le-Duc étaient plus populaires et médiatiques, avec de grands cavaliers, du spectacle et de l'ambiance. Il ne manquait que la presse. Il fallait donc donner un sens à ce circuit. L'été avait déjà ses Prix des Nations, l'hiver pouvait offrir autre chose.

Tout a commencé à Genève...

Oui, le Club International des Cavaliers (IJC) a été créé à Genève, durant le CSIO des Vemets, en avril 1977. On était une trentaine et, tout à coup, Harvey Smith avait interrompu la séance pour que chacun puisse suivre le Grand National de Liverpool à la télévision ! J'étais secrétaire de ce club et on a vite imaginé une Coupe du Monde. On se réunissait un peu partout, à Dortmund, à Aix, à Montilier, à Téhéran... et l'idée a germé petit à petit. J'ai présenté le principe en mars 1978 à la commission de saut de la FEI, puis en mai au Prince Philip, alors Président de la FEI, à Windsor. Le Prince m'a simplement dit: «Je vais le faire traduire de l'américain en anglais.»

Être journaliste, un atout ou un handicap ?

Un avantage, car on a aussi le souci du public, on pense à tous les acteurs en établissant un concept. Cela dit, j'ai aussi subi la jalousie de certains de mes collègues, notamment allemands, qui se sont opposés au projet uniquement parce que j'en étais l'initiateur.

Le concept a peu changé en trente ans.

C'est vrai. Le nombre de Ligues est passé de 2 à 14, mais le principe est le même, et la Coupe du Monde reste d'abord un match entre Européens et Nord-Américains. Cela dit, la multiplication des Ligues a aidé à l'universalisation du sport, comme aucune

1. C'est durant le CSIO de Genève 1977 que le projet «Coupe du Monde» est né. Deux ans plus tard, les Vernets accueillent une épreuve du premier circuit. Ici les légendaires John Whitaker et Milton.



autre compétition. Je voulais dès le départ englober l'Australie et l'Amérique du Sud. L'Europe de l'Est ne voulait alors pas entendre parler d'un sponsor commercial comme Volvo.

L'universalisation va-t-elle se poursuivre ?

Oui, les pays arabes se sont récemment ouverts à notre sport, et les cinq continents devraient participer à la finale de Genève. La Coupe du Monde a beaucoup développé notre sport, jusqu'en Afrique du Sud ou en Nouvelle-Zélande.

Volvo a quitté le circuit en 1998, et vous avez été directeur jusqu'en 2003. Les dernières années sans sponsor ont-elles été beaucoup plus dures ?

Oui, très dures. Surtout la première année, chacun voulait régenter et modifier la direction de la Coupe du Monde. Certains auraient voulu prendre ma place, et on contestait jusqu'à mon salaire et mes déplacements. Mais les choses se sont heureusement rapidement calmées, et la finale 2000 de Las Vegas a donné une nouvelle impulsion à l'ensemble.

En 2002 à Leipzig, vous avez osé faire la lumière sur un éventuel cas de tricherie et obligé le chef de piste à redessiner ses parcours.

Oui, des bruits ont couru que certains cavaliers allemands s'étaient préparés sur les parcours de la finale. On a demandé à Frank Rothenberger de redessiner ses tracés du dimanche.

Aujourd'hui, la Coupe du Monde, dont John Roche est le directeur, a retrouvé un sponsor en Rolex. Et la compétition, reste fidèle à elle-même. En êtes-vous satisfait ?

Oui, tout à fait, il y a eu de petits changements, de légères adaptations, mais pour l'essentiel, elle reste fidèle à son concept de base.

Deux circuits en été, les Coupes des Nations Meydan et le Global Champions Tour, plus un en hiver, c'est un peu trop non ?
Oui, c'est sans doute trop, car il y a encore l'été les grands championnats et le Riders' Tour. C'est beaucoup pour les médias et même pour les spécialistes et le public en général, on ne sait plus à quoi s'en tenir. Ceci dit, cela ne fait pas ombre à la Coupe du Monde, seule en hiver et très lisible dans son concept.

Comment imaginez-vous la Coupe du Monde et les sports équestres dans dix ans ?

La Coupe du Monde a aidé notre sport. Volvo a fait beaucoup pour les cavaliers et les organisateurs, mais aussi pour la promotion du sport, comme Rolex aujourd'hui. Volvo finançait aussi des media guides, des livres, des actions en faveur de la presse, comme Rolex parraine aujourd'hui des émissions de télévision et contribue à la médiatisation du sport. Par ailleurs, des sponsors aussi prestigieux attirent aussi d'autres sponsors, car ils donnent du crédit et du prestige à notre sport. Le concours hippique peut très bien se développer harmonieusement, progressivement, mais tout dépendra aussi de notre comportement envers les chevaux et de nos règlements. Si on autorise des produits anti-inflammatoires comme la butazolidine, on court le risque de perdre l'appui des sponsors, des télévisions et de certains médias, celui des politiques aussi. Il faudra trouver les justes décisions.

PROPOS RECUEILLIS PAR ALBAN POUDRET

QUATORZE LIGUES, CINQ CONTINENTS

(A. P.) La Rolex FEI World Cup™ porte bien son nom, puisqu'elle concerne effectivement les cinq continents: quelle autre compétition équestre, hormis parfois les JO ou les Jeux mondiaux, peut-elle en dire autant ? De deux ligues à sa création, en 1978, on en était à onze ligues à l'époque de la première finale genevoise, en 1996. Aujourd'hui, on est passé à quatorze, voire seize, les étapes nord-américaines étant scindées en trois (côte Ouest, côte Est et Canada).

On court tout au long de l'année dans les deux hémisphères, dans des conditions météo très différentes, pour se qualifier pour la grande finale. Et si le circuit européen, comme la finale, ne peuvent se disputer qu'en indoor (à Del Mar, en Californie, en 1992, on avait installé une sorte de filet, de faux plafond, pour faire «comme si»), les étapes des autres continents ont souvent lieu en plein air. En Australie, c'est tantôt dedans, tantôt dehors. Certaines ligues (Amérique du Sud, Afrique du Sud, Pacifique, Asie, Moyen-Orient, Europe de l'Est) organisent une finale régionale pour départager les meilleurs, souvent disséminés à des milliers de kilomètres les uns des autres: trop difficile et coûteux de se rencontrer régulièrement !

Au total, ce sont quelque 870 cavaliers qui ont joué leur qualification cette saison. L'Europe de l'Ouest voit chaque année 130 à 150 cavaliers tenter d'obtenir des points. La côte Est des États-Unis a vu plus de 120 cavaliers dans ses qualificatives, l'Europe du Sud-Est 84 avant sa finale régionale, la ligue arabe également 84. A l'inverse, l'Asie du Sud-Est, le Caucase ou la Nouvelle-Zélande réunissent moins de vingt cavaliers. Au total, 121 épreuves ont été organisées à travers le monde lors de cette édition 2009-10. Dans certaines ligues, les qualificatives se déroulent sur 145 ou 150 cm et sur des tracés moins techniques. Et même si le niveau global des cavaliers a beaucoup progressé, en partie grâce à la Coupe du Monde justement, certains éprouvent encore des difficultés en finale, tout au moins à partir du vendredi soir. Souhaitons que cette 32^e finale permette à un ou deux outsiders, issus de ligues moins réputées, de tirer leur épingle du jeu.